

Traduction par Google tradlat de https://en.wikipedia.org/wiki/Franz_Baermann_Steiner

Franz Baermann Steiner (12 octobre 1909 - 27 novembre 1952) était ethnologue, polymathe, essayiste, aphoriste et poète.[2] Il connaissait, outre l'allemand, le yiddish, le tchèque, le grec et le latin, l'arabe classique et moderne, l'hébreu, le turc, l'arménien, le persan, le malais, l'anglais, le français, l'espagnol, l'italien, le russe, six autres langues slaves, les langues scandinaves. et néerlandais.[3] Il a enseigné à l'Université d'Oxford de 1950 jusqu'à sa mort deux ans plus tard. Son ouvrage le plus connu, *Taboo*, est composé de ses conférences sur le sujet et a été publié à titre posthume en 1956. L'influence considérable que sa pensée a exercée sur les anthropologues britanniques de sa génération ne devient apparente qu'aujourd'hui, avec la publication de ses écrits recueillis. L'Holocauste a revendiqué ses parents, à Treblinka en 1942, ainsi que la plupart de ses proches.[4][5]

Biographie

Sa famille paternelle était originaire de Tachov en Bohême occidentale et son père était un petit commerçant spécialisé dans le tissu et la maroquinerie. La famille de sa mère était originaire de Prague. Aucune des deux parties ne pratiquait le judaïsme et son père était athée, mais Franz a reçu des éléments d'une éducation religieuse à l'école et de la fréquentation occasionnelle des synagogues. Il appartenait à la dernière génération de la minorité allemande et juive de Prague des derniers jours de l'empire austro-hongrois, qui devait apporter des contributions distinctives à la littérature allemande. Dès sa petite enfance, il était un ami proche de Hans Günther Adler et de Wolf Salus, le fils d'Hugo Salus. En 1920, il entra au gymnase d'État allemand de la rue Štěpánská, où Max Brod et Franz Werfel avaient étudié.[6] Il rejoint le Roter Studentenbund (Red Student Union) en 1926. Il est très tôt attiré par le marxisme, une fascination qui dure jusqu'en 1930, ainsi que par le sionisme politique. Il s'inscrit à l'Université allemande de Prague à la fin de 1928 pour des cours sur les langues sémitiques, avec une mineure en ethnologie, tout en poursuivant en tant qu'étudiant externe des cours d'ethnologie sibérienne et d'études turques à l'Université de langue tchèque Charles de Prague. Il a étudié l'arabe à l'étranger pendant un an, en 1930-1931, à l'Université hébraïque de Palestine.[3] À Jérusalem, après avoir séjourné quelque temps dans une famille arabe, il est contraint de déménager par les Britanniques et entreprend des recherches avec le philosophe juif Hugo Bergmann, figure clé du développement du sionisme pragois, camarade de classe de Franz Kafka, et un intime de Martin Buber, Judah Leon Magnes et Gershom Scholem.[7] C'est à partir de ce cercle pendant son séjour qu'il a développé des opinions proches de celles de Brit Shalom sur la coopération judéo-arabe, bien qu'il soit resté méfiant envers l'islam fondamentaliste. [8] Il a obtenu son doctorat en linguistique en 1935 avec une thèse sur la formation des mots arabes (*Studien zur arabischen Wurzelgeschichte*, "Études sur l'histoire des racines arabes"). Il a ensuite déménagé pour étudier à l'Université de Vienne pour se spécialiser en ethnologie arctique.[9] Avec la montée de l'antisémitisme nazi, il devient un réfugié et s'installe à Londres en 1936 pour étudier avec Bronisław Malinowski à la London School of Economics. Il revient à Prague en juillet 1937[10] et entreprend des recherches de terrain sur les communautés roms[11] pendant plusieurs semaines lors d'un voyage dans la Ruthénie des Carpates, à l'est de la Tchécoslovaquie. [12] où Alfred Radcliffe-Brown occupait la chaire d'anthropologie sociale.[13] Pendant son exil en Angleterre, il devint l'intime d'Elias Canetti, à qui il avait été précédemment présenté, à Vienne, par Hans Adler. Pendant la guerre, il a étudié sous Evans-Pritchard, tout en l'influençant profondément ainsi que de nombreux conférenciers et étudiants de ce cercle, dont Meyer Fortes, Mary Douglas, Louis Dumont, Adam Curle, M. N. Srinivas, Paul Bohannan,[14] I.M. Lewis et Godfrey Lienhardt. Iris Murdoch, bien qu'elle l'ait brièvement rencontré en 1941, tombe amoureuse de lui à l'été 1951. [15] Il a été nommé maître de conférences en anthropologie sociale à Oxford en 1949, poste qu'il a occupé jusqu'à sa mort prématurée trois ans plus tard. L'année suivante, il acquit la nationalité britannique. Il est principalement connu pour son recueil posthume *Taboo*, composé de conférences qu'il a prononcées sur ce sujet, après avoir été persuadé par Evans-Pritchard d'enseigner cela, plutôt que, comme prévu, une série de conférences sur Marx.[16] Sa pensée se caractérise par un

engagement intense pour le droit à l'autodétermination des peuples non occidentaux. Sa technique d'analyse met constamment à nu les biais descriptifs de la tradition anthropologique qui, jusqu'à son époque, s'est efforcée de décrire ces peuples. Il a inclus son propre groupe ethnique, les Juifs, dans cette catégorie.[17] Son influence était informelle et vaste dans la tradition de l'anthropologie britannique d'après-guerre, mais est rarement attestée dans la littérature car il a peu publié.[18] Son unique et massif livre sur la sociologie de l'esclavage, intitulé *Servile Institutions*, est resté inachevé à sa mort. L'énorme manuscrit original, avec ses matériaux de recherche, a été perdu au printemps 1942, lorsqu'une lourde valise qu'il a laissée devant les toilettes, alors qu'il changeait de train à Reading, a disparu ou, selon une autre variante de ce qui est devenu un conte local, quelqu'un l'a volé dans un chariot à bagages gardé. [19] [i] Steiner a dû le recomposer à partir de zéro au cours de la décennie suivante. [20] Son dévouement fanatique à l'exhaustivité méticuleuse signifiait qu'une grande partie de son travail restait sous forme de manuscrit. Comme Evans-Pritchard l'a écrit dans son introduction au chef-d'œuvre posthume de Steiner, *Taboo*, publié en 1956, Steiner était réticent à "publier quoi que ce soit qui ne soit pas basé sur une analyse critique de chaque source, dans n'importe quelle langue." [21] D'autres ont parlé plus négativement de ses "aspirations finalement erronées à la monumentalité encyclopédique".[22]

Idées

Dès le début des années 1930, Steiner adopte l'idée, un lieu commun du XVIII^e siècle et théorisé dans les travaux du sociologue Werner Sombart, que le caractère juif est oriental[23], et considère qu'il est lui-même « un oriental né au Ouest".[24] Bien que cette perception reflétait des aspects de sa propre recherche de son identité juive, elle avait des implications plus larges. La critique qu'il a développée de la caste impériale de l'écriture anthropologique occidentale, et sa sympathie pour les techniques herméneutiques qui récupéreraient des termes indigènes pour la façon dont les non-occidentaux ont vécu leur monde, sont fondées sur cette prémisse. L'approche qu'il a proposée lui permet d'être revendiqué aujourd'hui comme l'un des premiers précurseurs théoriques de ce mode d'analyse critique des rapports ethnographiques qui a identifié dans l'orientalisme une structure de préjugés cognitifs encadrant les interprétations occidentales de l'Autre. En effet, il considérait la civilisation occidentale comme « fondamentalement prédatrice, en termes à la fois territoriaux et épistémiques, des civilisations qui en diffèrent ».[25] Dans son travail de doctorat sur les institutions serviles, il a analysé le concept d'esclavage dans des termes similaires, affirmant que l'étymologie et l'utilisation du mot lui-même (grec *sklavēnoi*, adopté en latin comme *sclaveni*) associaient la condition d'esclavage aux peuples étrangers, le mot *slave* faisant référence aux personnes au nord des Balkans, une association qui survit encore en anglais et en allemand. La construction occidentale de «l'esclavage», selon lui, servait d'excuse pour asservir toute autre société ou groupe que le pouvoir dominant en Occident pourrait considérer comme oriental, sauvage ou primitif.[26] Dans son ouvrage principal sur le concept et les dénominations historiques du tabou, Steiner a souligné une difficulté majeure, à la fois fonctionnelle et théorique, dans la tradition anglaise de l'anthropologie sociale. C'était, en particulier sous Radcliffe-Brown, qui a affirmé une distinction clé entre la méthode historique et sociologique dans la discipline et la pratique de l'anthropologie, [12] consacré à un travail de terrain empirique intensif sur la structure sociale totale et les formes culturelles des sociétés moins développées, mais a été, en même temps profondément impliqué dans l'élaboration théorique d'une science de la sociologie comparée. Steiner était particulièrement intéressé à attirer l'attention sur le fait que « le sens des mots apparaissant dans les terminologies de la sociologie comparative et analytique » s'était « éloigné sans que nous nous en apercevions ».[27] Autrefois, on disposait de rapports de terrain de missionnaires, de fonctionnaires consulaires résidents et de voyageurs sur les coutumes, les langues et les institutions d'un peuple. Entre les mains de spécialistes métropolitains du fauteuil, ces matériaux variés, rassemblés dans des recueils aussi célèbres que *The Golden Bough* de J. G. Frazer, ont été minutieusement étudiés pour dégager des théories et des concepts de nature descriptive générale sur la société primitive et ses institutions, comme le totémisme, ou tabou. Quelque part le long de la ligne, le grand bagage théorique qui s'était développé à partir de cette division des tâches s'est avéré trop abstrait, flou et

dysfonctionnel pour mener des enquêtes analytiques sur des sociétés spécifiques. Le "totémisme", par exemple, n'était plus utile dans son sens victorien d'une large catégorie à portée universelle dans toutes les "sociétés primitives", bien que l'on puisse examiner comment un rite ou une pratique totémique pouvait fonctionner in situ, au sein d'une société ou d'une autre. [28] Comment l'anthropologue social moderne pouvait-il alors faire face à ce dilemme, celui de mener une analyse anthropologique concrète dans des sociétés particulières, avec l'exigence d'approfondir une étude comparative de toutes les sociétés, alors que les termes d'analyse à sa disposition étaient si profondément contaminés par un langage usé et périmés ? répercussions ? Steiner formule le problème dans les termes suivants : Si nous supprimons du vocabulaire ces termes significatifs de la période comparative, qu'allons-nous mettre à leur place, non seulement comme étiquettes pour casiers, mais aussi comme expressions indiquant la direction de notre intérêt ? Nous les retenons et, tôt ou tard, chacun de nous fait à sa manière la désagréable découverte de parler dans deux langues différentes en même temps et, comme tous les bilingues, trouve la traduction presque impossible.[ii] [27]

Dans son travail, il s'est attaché à démêler systématiquement les problèmes soulevés par l'anthropologie à partir de ces changements historiques dans les traditions descriptives et la terminologie analytique clé, en se concentrant particulièrement sur des termes comme tabou et magie. Selon Mary Douglas, dans ses conférences sur le sujet, Steiner a soutenu que, (a) en ce qui concerne l'étude comparative de la religion, il faut abolir la division établie de la religion en un domaine rationnel et éclairé traitant de la théologie et de l'éthique, et un domaine exotique ou une sphère extraterrestre où le tabou et la magie étaient prédominants. Il soutenait aussi que (b) la religion était une "cosmologie totale, soucieuse de principes actifs de toutes sortes", et enfin (c) il analysait le phénomène du sacré en termes de statut de relation, souvent selon lui un "haie ou délimitation" circonscrivant l'idée de puissance divine, invoquant à cet égard la manière dont l'hébreu *qodesh*, le latin *sacer* et le polynésien *tabu* se prêtent à une telle approche. Les tabous étaient essentiellement des "règles d'évitement qui expriment des attitudes de danger".[29] C'était une avancée considérable sur l'idée, courante à l'époque, selon laquelle les tabous étaient emblématiques des tendances névrotiques de la société primitive. Robert Parker, paraphrasant Steiner, observe : - "Le système du tabou n'est pas, comme il a semblé à certains observateurs, le produit d'une névrose culturelle, mais une manière dont "les attitudes à l'égard des valeurs s'expriment en termes de dangers".[30] Dans sa thèse sur l'esclavage, il a montré comment des biens à valeur purement utilitaire sont « traduits » en valeurs rituelles et cérémonielles qui fondent ensuite le pouvoir dans plusieurs sociétés préalphabètes[31]. Son analyse anthropologique du tabou a des implications plus larges, qui ressortent de ses propos sur la sociologie du danger, et s'étendent au phénomène de la montée du nazisme au sein de la civilisation moderne. Il a défini la civilisation, communément comprise en termes de résultat du progrès historique, comme plutôt "la marche du danger au cœur de la création".[32] Michael Mack remarque que : Contrairement à Norbert Elias, Steiner n'a pas décrit le mouvement de la civilisation en termes d'un développement qui est né de l'Occident et a progressivement enrichi le monde en développement. Au contraire, Steiner a conceptualisé l'histoire occidentale en termes de démolition croissante des structures sociales qui fixent des limites au danger et à la violence. Il s'est concentré sur ce qu'il considérait comme l'ambivalence de la civilisation : d'une part, les progrès de l'histoire moderne contribuent à repousser les limites de la société ; d'autre part, cette expansion ouvre la porte à des formes illimitées de pouvoir et de destruction. La violence sans limite perpétrée dans le génocide nazi coïncide avec l'identification absolue du pouvoir au danger.[33]

Le sionisme et la lettre au Mahatma Gandhi

La lutte de Steiner pour définir son identité juive, d'autant plus qu'elle a été infléchie par le choc de l'Holocauste, et sa relation avec le projet sioniste, ont été largement exprimées dans une lettre qu'il a écrite au Mahatma Gandhi en 1946.[34] L'occasion en fut fournie par la publication, dans le *London Jewish Chronicle*, d'un abrégé des dernières remarques de Gandhi sur la question des relations

juives avec les Arabes de Palestine, qui avait paru dans son journal de langue anglaise Harijan le 21 juillet 1946. La réponse compliquée de Steiner était le fait qu'entre-temps, l'Irgoun avait fait sauter l'hôtel King David à Jérusalem, et en reprenant les remarques de Gandhi le 26 juillet, la Jewish Chronicle a pris note de l'incident pour contextualiser la position de Gandhi sur la non-violence. [35] Gandhi considérait les Juifs comme un peuple européen. Or, pour Steiner, « les Juifs en tant que collectivité constituent une altérité intériorisée par l'Occident au cours de son expansion », et il estime en effet que « le fait de l'antisémitisme est essentiel pour la compréhension de l'Europe chrétienne ; c'est une fil principale de ce tissu ». [36] Par conséquent, la vision de Gandhi du sionisme comme une question de "peuple parrainé par l'Europe en conflit avec un peuple asiatique (arabe)", a soutenu Steiner, a démontré une incapacité à percevoir la domination interne particulière des Juifs-qua-Orientaux, au sein de la civilisation européenne. [37] Il s'ensuit pour lui que le conseil de Gandhi selon lequel, face à la violence, les Juifs adoptent la tactique du satyagraha ne fonctionnerait que s'il y avait un engagement des dominants à la survie de la minorité interne juive qu'ils avaient historiquement opprimée. Cet engagement, cependant, faisait totalement défaut, selon Steiner, à l'histoire occidentale et à la chrétienté, et l'idée d'une politique de « martyr victorieux » était hors de question. Au contraire, Steiner admirait profondément des personnages comme Yigael Yadin, qui illustraient les valeurs sionistes fortes et militantes que la situation historique des Juifs exigeait. [38] Pourtant, son sionisme n'était pas celui d'un État sécularisé. C'était une erreur, croyait-il, de s'efforcer d'établir un État européen en Palestine, tel que conçu par Theodor Herzl, par opposition à l'État culturel envisagé par Ahad Ha-Am. Agir ainsi reviendrait à adopter un « fanatisme extraterrestre » et ainsi Steiner a fait valoir, selon les termes d'Adler et Fardon, que : cette lutte fondamentale entre émulation et retrait dépendra des luttes entre l'Est et l'Ouest dans un triple sens : entre les Juifs d'Orient et d'Occident, les Juifs et l'Europe, et entre la solidarité avec les autres nations asiatiques « contre l'idéologie européenne en nous ». [38] Vers la fin de sa vie, Steiner en vint à embrasser fortement l'idée qu'il était nécessaire de créer un État théocratique en Israël. Sans un tel enracinement dans les valeurs juives traditionnelles, le projet sioniste était, pensait-il, voué à l'échec [39].

Dernières années et héritage

Timide de nature (un étudiant a rappelé qu'il "vivait dans un monde de clarté abstraite, où les gens étaient un fouillis sans importance"), [40] fantasque et infiniment curieux, il était considéré par beaucoup de ses contemporains comme un "intellectuel de l'intellectuel" pour l'extraordinaire érudition multidisciplinaire qu'il avait à portée de main. [41] Il était apparemment occupé à apprendre lui-même à lire le chinois au moment de sa mort. [3] Au cours des dernières décennies, la recherche a mis en lumière l'influence considérable que sa personne, son enseignement et ses écrits ont eu sur ses collègues. David Mills a récemment écrit de lui comme l'un des grands « et si » de l'anthropologie, demandant : « Et si Franz Steiner, réfugié tchèque et auteur d'un ouvrage influent sur les tabous, n'était pas mort à l'âge de 44 ans ? » [42] [sic]. Son travail préliminaire sur l'ethnographie de la Somalie, par exemple, a inspiré son élève, Ioan M. Lewis, qui a hérité de ses travaux sur ce sujet, à se spécialiser dans cette société, [43] [44] sur laquelle il allait devenir un monde- autorité de classement. Son tabou a eu un impact décisif sur Mary Douglas, et son récent biographe l'appelle "le point de départ crucial" de sa première étude *Purity and Danger* (1966). [45] Le philosophe Alasdair MacIntyre attribue également aux opinions de Steiner sur la moralité l'influence des siennes [46]. Norman Snaith soutient que le travail de Steiner ne peut être apprécié si l'on ignore la tragédie personnelle qui a marqué sa vie. Il a été victime de la tyrannie nazie. Quand Hitler a envahi la Tchécoslovaquie, Steiner s'est échappé avec rien d'autre que sa vie. Il a perdu sa famille, ses biens et tous les résultats de recherches antérieures. Il ne s'est jamais remis de ses privations et de son sentiment d'isolement, et il est mort à l'âge de 43 ans. Oxford est la patrie des causes perdues ; pendant les années d'horreur nazie, elle s'est avérée être aussi la maison des hommes perdus. Elle lui a fourni une maison et un poste de conférencier, mais elle ne pouvait pas lui donner la vie. [47] Sa famille a été exterminée pendant l'Holocauste. Sa santé au cours de la dernière décennie, due au stress et à la pauvreté, a toujours été délicate. Il souffrit d'une dépression

nerveuse en 1946 et d'une thrombose coronarienne en 1949. Il mourut d'une crise cardiaque, alors qu'il parlait à une connaissance au téléphone, en 1952, juste après qu'Iris Murdoch eut accepté sa demande en mariage.[48][49] Elle a attribué sa mort aux effets de l'Holocauste, remarquant que "Franz était certainement l'une des victimes d'Hitler".[50] Peter J. Conradi a écrit que Steiner ne s'est jamais remis de la tristesse qu'il a ressentie lorsque ses parents ont été assassinés dans un camp de concentration.[51] Selon Conradi, les portraits de Murdoch de personnages aussi positifs dans sa fiction que Peter Saward (*The Flight from the Enchanter*, 1956), Willy Jost (*The Nice and the Good*, 1968) et Tallis Browne (*A Fairly Honorable Defeat*, 1970) ont été inspirés par ses souvenirs de Franz Steiner.[52][53] Il est enterré au cimetière juif d'Oxford. Sa collection de livres sur l'anthropologie a été, par testament, donnée à la Bibliothèque de l'Université hébraïque de Jérusalem.[54]

Notes de fin je.

↑ Un incident similaire à Steiner perdant son manuscrit dans un train est relaté dans le roman beaucoup plus tardif d'Iris Murdoch, *An Accidental Man*, où le fils du personnage central, Austin Gibson Grey, perd le manuscrit de son roman lorsque sa valise est égarée, ou, soupçonne-t-il, volé dans le carrousel à bagages après un vol New York-Londres.[55] ii. ↑ Dans le roman d'Iris Murdoch, *The Flight from the Enchanter*, la figure de Peter Saward, que l'on pense être calquée sur Franz Steiner, est dépeinte comme un érudit profondément engagé à essayer de déchiffrer une langue ancienne obscure sans l'aide d'un bilingue. [51] On dit surtout que la dernière scène de *The Flight from the Enchanter* évoque, sous une forme déguisée, sa proposition de mariage à Murdoch, bien que ce soit là la femme qui propose, et Saward qui refuse l'idée. Son ami Elias Canetti était le modèle de Mischa Fox dans le même roman.[57]